

Brèves littéraires

Brèves

Cette femme me regarde

Hubert Saint-Germain

Numéro 88, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72055ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Germain, H. (2014). Cette femme me regarde. *Brèves littéraires*, (88), 45–47.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2014

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

HUBERT SAINT-GERMAIN

CETTE FEMME ME REGARDE

Le psychiatre avec qui j'ai rendez-vous est occupé avec un autre patient pendant que j'attends mon tour. J'essaie de tromper mon ennui en comptant les tuiles du plancher : 100 multiplié par 80 égale 8000. Une technique mentale qui en vaut d'autres, après tout. Me basant ensuite sur une statistique tirée d'un magazine scientifique populaire qui donne dans l'humour noir, ou plutôt rouge, j'entreprends d'imaginer combien de personnes peut contenir ce local si on les tasse avec un pilon.

Arrive alors un homme qui s'assied à l'autre extrémité de la salle d'attente, regarde sa montre et déplie un journal. Deux mondes parallèles, deux consciences, deux solitudes urbaines qui ne semblent pas avoir le goût de raconter leurs états d'âme, ni même celui de parler de la température. En somme, une mentalité urbaine barricadée dans le commode confort du quant-à-soi.

Je consulte mon agenda aux deux minutes, espérant, sans doute inconsciemment, accélérer le passage du temps aussi facilement qu'on augmente le débit d'eau d'un robinet. Hélas ! sur le mur qui me fait face, les aiguilles de la grande horloge avancent dans une sorte de glu jaune qui en ralentit la progression.

Au moment où je décroise une jambe pour éviter l'ankylose et l'engourdissement, un troisième patient arrive : une patiente plutôt, qui vient *patienter* en notre compagnie. Le sosie hallucinant de Nicole Kidman, cette beauté australienne dont rêvent secrètement tous les types normalement constitués, une sorte d'idée platonicienne qui se serait incarnée dans un corps de rêve, un argument en faveur de l'existence de Dieu.

L'apparition s'installe sur la quatrième chaise à ma gauche. Paradoxalement, cette proximité intensifie mon sentiment d'exister encore moins que d'habitude, moi qui fréquente cette clinique psychiatrique pour ce problème précis.

Pour être franc, les jolies femmes me terrifient. Toutes, sans exception, me transforment en bredouilleur, pour ne pas dire en imbécile. *À trente ans, passe encore, certaines illusions ont la vie dure, mais à cinquante, dégarni et ventru, tout de même, un peu de réalisme, Arthur, ne sois pas ridicule*, cela dit dans mon for intérieur emmêlé dans ses désirs les moins avouables et les plus fous.

Je cesse de respirer, espérant par ce naïf stratagème ralentir le rythme de mon cœur affolé. À grande-peine, je réussis à résister à la tentation de tourner la tête en direction de la belle inconnue, pendant qu'une sorte d'aimant oblige mes yeux à pivoter vers son visage lumineux.

Ma vision périphérique me révèle la présence d'une jeune inconnue qui me lance – si je ne suis pas en train de me jouer de moi-même – des regards furtifs pendant qu'elle feuillette une revue quelconque, comme il s'en trouve dans ce genre d'endroit. Je sens mon pouls battre jusqu'au bout des doigts et la rougeur me monter au visage. Je me transforme en échelas gradué : un thermomètre adolescent dont l'émoi s'affiche malgré lui.

Au bord de la crampe oculaire, je ferme les yeux un instant. Cette situation hautement improbable me paraît un accroc sérieux à la vraisemblance à laquelle doit se tenir un narrateur qui désire être pris au sérieux. Pourquoi cette déesse s'intéresserait-elle à un gus quelconque, dépourvu d'attrait particulier ? Ai-je boutonné ma chemise en jaloux ? Mis un bas noir et l'autre blanc ? Oublié d'enfiler un chandail sur mon linge de corps ?

Après un temps dont je serais bien embêté d'évaluer la durée, je vois ma *star* déplier ses longues jambes, se lever... et se placer devant moi, sourire aux lèvres.

Je réussis à prononcer trois mots à peu près convenablement, tout en me demandant si je ne suis pas la vedette involontaire d'une caméra cachée :

– On... on se... connaît ?

– Je vous prie d'excuser mon intervention, répond-elle, mais je crois que ceci vous appartient.

Elle me tend alors une photo... la mienne, sur ma carte d'assurance maladie. J'ai dû la laisser tomber dans le hall d'entrée en me penchant pour enlever mes bottes de neige et enfiler les chaussons bleus règlementaires.

Je tends la main pour reprendre cette preuve de ma présence en ce bas monde, le seul qui s'offre à ma vue de simple mortel. Du moins est-ce le cas habituellement. En ce moment, devant le regard bleu outremer de la fausse Nicole Kidman, je navigue dans un tout autre monde.

En remettant la pièce d'identité dans la poche de mon veston, il me semble que ma photo a les oreilles encore plus rouges que moi, un phénomène qui frise le paranormal, tout de même.

Il faudra que j'en parle au docteur Gendron... Pas plus tard que tout de suite parce que la porte de son cabinet de consultation vient de s'ouvrir.



Marcelle **B**isaillon B.A.
révisseure de textes

450.663.4441
bisaillonmarcelle@yahoo.fr